

L'émigration valdôtaine

Aperçu historique

L'ÉMIGRATION AVANT 1848

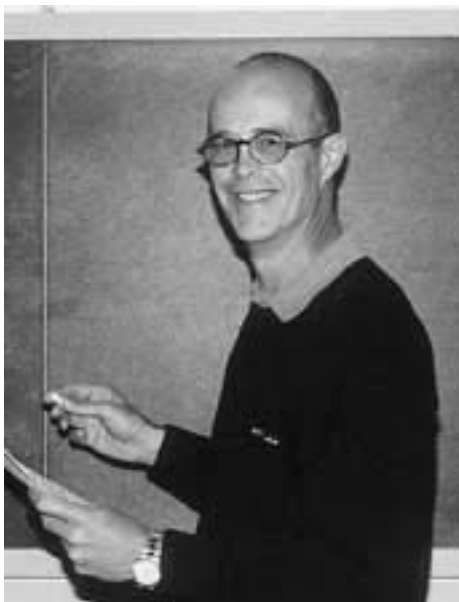
Du XI^e au début du XIV^e siècle on dispose de peu de renseignements sur les mouvements migratoires valdôtains, lesquels paraissent réservés surtout à la classe dominante. Dès la moitié du XIV^e siècle, en Savoie on signale la présence de plusieurs maçons de la Basse Vallée.

Au XV^e siècle la Vallée d'Aoste commence à fournir des instituteurs à la Savoie et l'émigration saisonnière, qui concerne surtout le milieu agricole et paysan, devient progressivement un phénomène important. Les départs pour l'étranger intéressent encore les classes sociales dominantes : les cadets des familles nobles et les gens de culture qui ont de la difficulté à trouver sur place la possibilité de s'assurer une carrière dans les domaines politique, juridique, militaire et ecclésiastique s'en vont à l'étranger dans l'espoir de brillantes réussites.

Les familles nobles les plus concernées sont celles de Chesallet, de Montjoivet, de Sarre, de Courmayeur et de Quart.

Avant 1848, le nomadisme saisonnier et temporaire vers d'autres pays constitue une sorte de prolongement, de complètement naturel des migrations locales auxquelles nos paysans sont contraints pour cultiver leurs terres situées à différentes altitudes – parfois avec des écarts de plus de 1.000 mètres – et pour suivre leur bétail à l'époque de la transhumance.

Cette mobilité typiquement alpine a lieu surtout à l'intérieur du Duché de Savoie et ne se dirige que rarement vers des pays étrangers. La cause principale de cette émigration est à rechercher surtout dans les techniques du travail agricole : tout se fait à la main et à certaines périodes de l'année on a besoin de beaucoup de main-d'œuvre. Par contre, cette même main-d'œuvre, constituée normalement par



les nombreux enfants des familles rurales, devient excédentaire en d'autres périodes, surtout pendant la mauvaise saison : est-il raisonnable de la laisser chômer lorsqu'il est possible de trouver ailleurs du travail ? Pourquoi garder inactifs et maintenir aux frais du budget familial des bras capables de gagner de l'argent et d'améliorer le niveau de vie de toute la famille ?

Le nomadisme saisonnier est donc un phénomène structurel lié aux contraintes du milieu naturel. Il est parfaitement intégré dans le système de l'économie agropastorale alpine : il permet d'utiliser la main-d'œuvre agricole qui est temporairement excédentaire (chômage climatique), de procurer à la famille des ressources complémentaires en argent liquide et de diminuer le nombre des bouches chômeuses à nourrir aux dépens du budget familial ; il contribue aussi à pourvoir en main-d'œuvre certaines activités productives et à favoriser le recyclage du personnel des secteurs en crise.

Le migrant normalement exerce un métier qu'il a appris au village et se dirige vers un pays où d'autres membres de sa communauté ont travaillé et établi des contacts humains. Il part donc vers une destination qui ne lui est pas tout à fait inconnue, où il sait qu'on a besoin de son savoir-faire et où, le plus souvent, on l'attend avec impatience. Les mouvements migratoires ont par conséquent des traits propres qui varient dans les différentes communes, où les habitants se spécialisent souvent dans un métier qu'ils exercent dans un pays avoisinant où il est fort apprécié.

L'exemple de leur famille, de leurs compatriotes et de leurs amis conditionne le choix des jeunes émigrants, qui sont souvent séduits par les réussites de leurs aînés et qui ne songent qu'à les imiter. Les initiatives individuelles sont assez rares et les départs se font normalement par petits groupes.

Le gros du contingent des émigrés se compose d'enfants et d'hommes jeunes qui vont vendre leur force et leur savoir-faire surtout dans les différents pays du royaume (la Savoie propre, le Faucigny, le Chablais, le Genevois, la Haute-Savoie, la Maurienne, la Tarentaise, le Piémont, le Niçois et le Gênois), mais aussi en Suisse, dans le Milanais, dans les pays alémaniques, en Belgique et même en Amérique.

Pendant la mauvaise saison émigrent surtout les ramoneurs, les colporteurs, les peigneurs de chanvre, les sabotiers et les instituteurs. Par contre, en été, c'est le tour des arpians, des maçons, des tailleurs de pierres, des bûcherons, des charbonniers et des scieurs de long, qui préfèrent exploiter leur savoir-faire et laisser les travaux de la campagne, moins rémunérateurs, à leur famille (les femmes, les enfants et les vieillards) et à quelques ouvriers agricoles qu'ils n'engagent qu'au moment des récoltes.



Les ramoneurs, originaires pour la plupart de la vallée centrale, du Valdigne et de ses vallées latérales, se rendent surtout au Piémont, en Savoie, en France et en Belgique où, au XVIII^e siècle, ce métier a le vent en poupe à cause de l'accroissement de la population urbaine et du progrès du bien-être, ce qui entraîne la multiplication des chambres à feu.

Les maîtres ramoneurs, qui dirigent des centaines de petites entreprises à gestion familiale comptant de 5 à 10 personnes, font le tour des villages, même des plus éloignés, à la recherche de la main-d'œuvre dont ils ont besoin. Ils cherchent des enfants, même des tout jeunes, car il n'y a que leur petit corps souple et mince qui puisse se hisser et grimper dans les cheminées pour y racler la suie : à seize ans on est déjà trop grand, plus assez souple, et on doit bel et bien changer de métier ou essayer de devenir à son tour un maître ramoneur.

Leur départ a lieu au mois de septembre, souvent le lendemain de la fête de Saint-Grat, le patron de la Vallée d'Aoste. L'équipe est dirigée par le maître ramoneur lui-même qui se charge d'assurer les contacts avec les clients et supervise toutes les activités. La direction du travail de ramonage est confiée au chef des apprentis, qui a aussi la responsabilité des outils et la charge de ramasser la suie destinée à être vendue aux industries. Les jeunes apprentis, qui exécutent leur travail en grim pant dans les cheminées et les nettoyant avec une raclette en fer, utilisent entre eux un jargon de métier, le "dzargo", qui diffère d'une commune à l'autre, voire même d'une équipe à l'autre.

Généralement les maîtres ramoneurs profitent de leurs tournées pour vendre de petits objets facilement transportables, tels des aiguilles, des ciseaux, des peignes, etc. Parfois ils font aussi les décrotteurs ou le montreurs de marionnettes, ou encore ils achètent les cheveux des jeunes femmes pour les revendre aux fabricants de cordes et de perruques.

Les accidents de travail, parfois mortels, sont fréquents. Au cours du XIX^e siècle, des 24 ramoneurs de Valgrisenche (qui compte environ 700 habitants), 12 meurent en exerçant leur métier.



Les colporteurs sont originaires surtout de la basse vallée et de la vallée centrale. Au XIX^e siècle plusieurs d'entre eux se sont déjà établis à l'étranger et sont devenus des marchands sédentaires. En 1882, à Gressoney on recense 82 hommes établis à l'étranger sur une population de 940 habitants. Dans la grande majorité des cas il s'agit de marchands, spécialisés dans la vente d'étoffes, de la soie et de la laine qui ont fait fortune dans les pays alémaniques.



Les peigneurs de chanvre quittent surtout la vallée centrale et la basse vallée pour aller au Piémont et dans le Milanais trier l'étope de la filasse à l'aide de deux peignes. Ils offrent leurs services de ferme en ferme et ils travaillent dans une poussière permanente qui provoque des maladies pulmonaires.

Leur activité évolue rapidement après la naissance et l'essor des grandes manufactures textiles du royaume.



Les sabotiers sont originaires de la vallée d'Ayas. Par petites équipes de deux ou trois personnes, ils quittent leur pays vers la Toussaint et parcourent la Vallée d'Aoste, le Piémont et parfois la Suisse jusque vers Pâques.

Normalement ils s'arrêtent chez des paysans qui leur fournissent le bois nécessaire à la besogne et qui les paient sur la base des souliers fabriqués. Ceux-ci sont de trois mesures différentes : gros, moyens et bâtards.

Le bois qu'ils utilisent le plus est celui de l'arolle. Ils font recours aussi au sapin, parfois au mélèze, mais seulement s'ils n'ont pas d'autre choix. Par contre, ils n'utilisent ni le pin sylvestre, dont le bois irrite les pieds, ni les latifoliés, car leurs fibres absorbent l'eau trop facilement.



Les instituteurs à deux et à trois plumes et les arpians se dirigent surtout vers la Savoie.

Les bûcherons, les charbonniers, les charpentiers et les scieurs de long vont travailler en Savoie, en Suisse et en Allemagne. Au XIX^e siècle leurs activités ressentent des restrictions imposées à la suite du déboisement excessif du pays dû au grand essor de la métallurgie au bois.

Les maçons et les tailleurs de pierres, originaires surtout de la basse vallée du Lys, d'Ayas et de Valtournenche, sont très renommés en Savoie et dans le Dauphiné où le progrès du pays et l'accroissement de la population urbaine causent un fort développement du bâtiment.

En 1667 le Conseil des Commis évalue à plus de 3.000 le nombre des émigrés. A cette époque, les colporteurs de Gressoney commencent à faire fortune, à se constituer en association et à s'établir à l'étranger, surtout dans les pays allemands, ce qui constitue le premier témoignage d'une émigration temporaire qui devient définitive.

En 1734, d'après les autorités du Pays, l'émigration définitive ne concerne que 252 personnes, soit 0,4% de la population. Presque à la même époque, Amé-

Louis-Marie Vignet des Etoles affirme, à propos de l'émigration saisonnière, « qu'il y en a au moins six mille qui se nourrissent non seulement ainsi pendant quatre ou cinq mois dehors de chez eux et qui y rapportent douze livres de profit chacun, ce qui fait un des principaux moyens d'entrée de l'argent dans ce Duché qui monte ainsi à 70.000 livres ».

L'ÉMIGRATION ENTRE 1860 ET 1914

La création du Royaume d'Italie brise l'ancienne unité : de nouvelles frontières politiques séparent ce qui était uni et redessinent les limites des marchés stato-nationaux. La Vallée d'Aoste, qui occupait auparavant une position centrale dans le Royaume de Sardaigne, se trouve maintenant transformée en un cul-de-sac marginal. Elle est coupée de ses débouchés commerciaux les meilleurs, sa balance commerciale devient déficitaire et la pauvreté fait tâche d'huile, ce qui fait naître et prospérer l'usure.

La bourgeoisie locale croit pouvoir profiter de cette situation, mais elle ne parvient pas à réaliser les changements que les temps nouveaux exigent et finit par en être écrasée. La confrontation des forces est d'ailleurs inégale et l'ancien système économique valdôtain s'effrite en quelques décennies.

Comme les malheurs n'arrivent jamais seuls, ce changement radical a lieu à un moment particulièrement difficile pour l'émigration. En effet, dans les pays à émigration traditionnelle le contexte social et économique ont évolué très rapidement et les vieux métiers et les savoir-faire qui assuraient la réussite des émigrés d'autrefois perdent inexorablement toute importance.

Suite à ces événements, l'émigration change de nature. Comme la pauvreté grandit sans cesse, les plus démunis n'arrivent plus à « baillé lo tor », à joindre les deux bouts, et certains d'entre eux décident d'aller chercher leur salut à l'étranger où, paraît-il, il est plus facile de trouver un gagne-pain. L'ancienne émigration saisonnière, qui a perdu ses débouchés, est remplacée par une émigration temporaire¹, c'est-à-dire par une expatriation engendrée par la pauvreté grandissante, par un exode qui se prolonge dans le temps, qui dure même des années, et dont le retour tant désiré est renvoyé à Dieu sait quand.

Le migrant nouveau n'est plus le chômeur saisonnier du début du siècle. Désormais, on part de toutes les communes de la Vallée et ce sont souvent des groupes d'hommes, de femmes et parfois même des familles entières qui empruntent les vieilles pistes et les nouveaux itinéraires qui naissent sous l'impulsion des moyens de transport modernes.

Ceux qui partent maintenant arrivent dans des pays étrangers où la deuxième phase de la révolution industrielle bat son plein. Ils doivent donc se diriger vers les

nouveaux grands marchés du travail, c'est-à-dire vers les grandes villes et s'adapter à une réalité qui leur est, le plus souvent, totalement étrangère.

La diaspora valdotaine commence à se disperser vers des pays de plus en plus éloignés : les régions et les États avoisinants n'étant plus à même de satisfaire les nombreuses demandes d'emploi de nos émigrés, ceux-ci doivent s'acheminer vers des destinations nouvelles, telles que l'Afrique, les Amériques, l'Asie et l'Océanie.

Noyés dans le milieu inconnu des banlieues ouvrières où leurs savoir-faire agropastoraux n'ont plus guère d'utilité, dépourvus des spécialisations requises par les nouveaux patrons, déconcertés par le milieu socio-économique qui les entoure, les nouveaux migrants sont éperdus et constamment confrontés à un prolétariat et à un sous-prolétariat locaux qui s'efforcent eux aussi, à juste titre, d'améliorer leur situation. Aussi, pour trouver une embauche ils sont bel et bien forcés d'accepter les métiers les plus humbles et mal rétribués, ceux que leurs émules autochtones refusent. Pour ne pas se faire écraser, ils cherchent comme jadis l'appui de leur compatriotes, mais ces rapports d'aide spontanée, certainement utiles, voire même indispensables, s'avèrent désormais insuffisants et ils évoluent rapidement vers des formes de vie associative organisées, les mutuelles. C'est le 3 juin 1897 que les Valdôtains de Paris (environ 10.000 en 1900) donnent naissance à la première Société de Secours Mutuel.

On part pauvre, sans l'espoir d'un retour proche, et on trime parfois sans réussir à améliorer son sort. Toutefois, dans la plupart des cas l'émigration s'avère payante : petit à petit le migrant abandonne les travaux humbles et mal payés qu'il avait d'abord dû accepter, il cherche et il trouve des embauches plus rémunératrices, il réussit à envoyer de l'argent à sa famille, il parvient parfois à se mettre à son compte.

L'émigration devient un phénomène si important qu'il ne peut laisser indifférents les responsables de la vie politique et religieuse du pays.

Les autorités civiles voient dans l'émigration une soupape de sûreté face à la crise économique et aux désordres sociaux qu'elle pourrait engendrer. Leur attitude reste favorable vis-à-vis de l'émigration saisonnière parce que l'argent qu'elle fait affluer au Val d'Aoste constitue une des principales ressources de l'économie locale. Quelques soucis surgissent au sujet de l'émigration temporaire, qui met en danger l'équilibre démographique et qui prive les campagnes d'une partie de la main-d'œuvre qui leur est nécessaire. Elle risque en outre d'être de longue durée et de devenir définitive à la suite des réussites et des mariages mixtes et cela pourrait priver le pays de son apport financier si précieux.

L'attitude du gouvernement central est moins favorable, voire un peu hostile :

l'émigration vers les pays industrialisés de l'Europe véhicule en effet des idées qui lui paraissent trop "avancées" et pernicieuses.

Quant à l'Église, sa position est en évolution rapide. La hiérarchie ecclésiastique, garante du rigorisme de la Restauration sarde, craint les nouvelles idées "révolutionnaires" et le "scandale" des grandes villes européennes. Elle sent que ses fidèles s'éloignent de son dogme au contact de l'idéologie des "rouges" lesquels, aux yeux des migrants, semblent mieux comprendre leurs problèmes. Elle constate que nombre d'entre eux, lorsqu'ils rentrent au pays, véhiculent leurs expériences et leurs idées nouvelles, et jettent le "scandale" et le trouble dans l'âme de ceux qui sont restés chez eux. Elle s'efforce donc de tenir les gens enracinés à leur culture et à leur milieu rural et demande aux curés de tâcher de limiter au maximum les départs, surtout ceux qui se font par "cupidité" et non pas pour nécessité.

Lorsque la Grande Guerre éclate, l'émigration connaît une halte momentanée qui ne dure toutefois pas longtemps, puisqu'elle reprend dès la fin de 1915.

L'ÉMIGRATION ENTRE 1918 ET 1939

A la fin des hostilités l'émigration atteint un rythme impressionnant, plus considérable que celui de l'époque précédente : il s'agit aussi bien d'anciens émigrés qui désirent réintégrer leur situation d'avant-guerre, que de jeunes migrants cherchant à faire fortune.

C'est que l'industrialisation subite de la Vallée d'Aoste et la vague imposante d'immigration italophone qui l'accompagne ont créé une division profonde entre les grands bourgs de la Vallée centrale (où s'installent les sociétés industrielles venues de la Plaine du Pô et la foule d'ouvriers qui les ont suivies et qui profitent des changements socio-économiques nouveaux) et les campagnes environnantes et les vallées latérales (où la paysannerie et le petit commerce local, constitués essentiellement d'autochtones, vivent en marge du renouveau et sont exclus de ses bénéfices).

L'entre-deux-guerres marque ainsi une sensible aggravation du système socio-économique autochtone, d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une agression linguistique et culturelle de plus en plus marquée laquelle, sous le fascisme, atteint son paroxysme et se fait ouvertement discriminatoire.

Le migrant type s'identifie désormais au campagnard que la pauvreté, voire même la misère, a chassé de chez lui. Il va d'abord frapper à la porte des nouveaux patrons, mais il essuie très souvent des refus. Il ne lui reste donc qu'à reprendre la tradition ancestrale de l'émigration, même si l'émigration est condamnée à se prolonger dans le temps.

On part tout en sachant que le pays où on ira traverse lui aussi des moments difficiles, que plusieurs États ont posé des entraves à l'immigration et que, par conséquent, les possibilités de succès sont réduites. On part contre la volonté du régime fasciste qui interdit de s'expatrier, donc en clandestin. Ces obstacles n'ont cependant qu'un effet éphémère : la misère grandissante pousse les gens à violer la loi et à partir pour tenter leur chance même si les possibilités de succès ne sont qu'hasardeuses.

Dès 1930 le nombre des expatriations illégales augmente énormément : à partir de 1929 le Tribunal d'Aoste condamne, presque toutes les semaines, plusieurs clandestins à être emprisonnés de trois à huit mois et à payer une amende de 2.000 à 4.000 liras.

On ose émigrer et, dans bien de cas, le courage reçoit sa juste récompense : c'est à cette époque que nombre d'émigrés valdôtains abandonnent les activités salariées, sous patron, et commencent à travailler à leur compte dans l'hôtellerie, la restauration et l'agriculture ; nombre d'entre eux ouvrent des magasins ou fondent des sociétés commerciales et des entreprises diverses.

L'entre-deux-guerres marque aussi l'époque où les Valdôtains cessent d'être considérés comme des Savoyards pour devenir des Italiens, des Italiens différents des autres, mais quand même des Italiens. Cette situation se détériore au cours des années 30, lorsque la politique étrangère du fascisme engendre, dans certains milieux, une hostilité de plus en plus marquée. C'est alors que quelques Valdôtains, soupçonnés à tort ou à raison de sympathiser pour le nouveau régime, sont traités en "macaroni" et subissent parfois des chicanes et des vexations.

L'attitude de l'Église et du Gouvernement deviennent de plus en plus hostiles à la nouvelle émigration. Les curés et le petit clergé expriment des opinions très variées, parfois même en opposition avec celles de leurs supérieurs.

Le désespoir qui pousse les gens à partir renforce les liens de la solidarité villageoise et familiale et stimule la naissance de nouvelles associations mutuelles. Celles-ci, ainsi que le Secrétariat Valdôtain de l'abbé Auguste Petigat, jouent un rôle capital : ils aident les gens à se déplacer, à surmonter les entraves administratives, à trouver du logement, à obtenir un travail convenable ; ils contribuent enfin à la promotion sociale de leurs adhérents, à garder l'unité de la diaspora valdôtaine et à garantir des liens suivis avec le pays natal.

A cette époque les retours sont relativement rares, mais l'intérêt des émigrés pour la Vallée d'Aoste reste grand. Ils continuent à garder leur citoyenneté italienne, à aider leurs parents restés au pays, à s'intéresser à ce qui se passe dans leur patrie et, pendant la 2^e Guerre Mondiale et la Résistance, plusieurs d'entre eux s'engagent, personnellement ou en collaboration avec des associations d'émigrés, au service de la cause valdôtaine.

LA 2^E GUERRE MONDIALE

De nombreux émigrés rentrent au pays natal, soit parce qu'ils sont mobilisés, soit parce qu'ils ont des papiers italiens et que l'Italie est en guerre contre la nation qui les accueille. Sauf de très rares exceptions, on ne voit plus les départs volontaires et spontanés animés d'un vif esprit patriotique qui avaient caractérisé les années 1914-15.

L'émigration après 1948

Avec la paix et la normalisation des rapports internationaux, l'émigration reprend de l'essor. Les retours au pays d'accueil sont nombreux ; souvent ils sont suivis d'un transfert de résidence et ils se transforment en abandon définitif du pays natal.

Les nouveaux départs aussi sont nombreux et malgré la suppression des anciens interdits et de la plupart des entraves administratives, ils se font encore fréquemment de façon clandestine. Par ce fait, les statistiques officielles concernant l'émigration reflètent, à cette époque aussi, une situation bien au-dessous du phénomène réel.

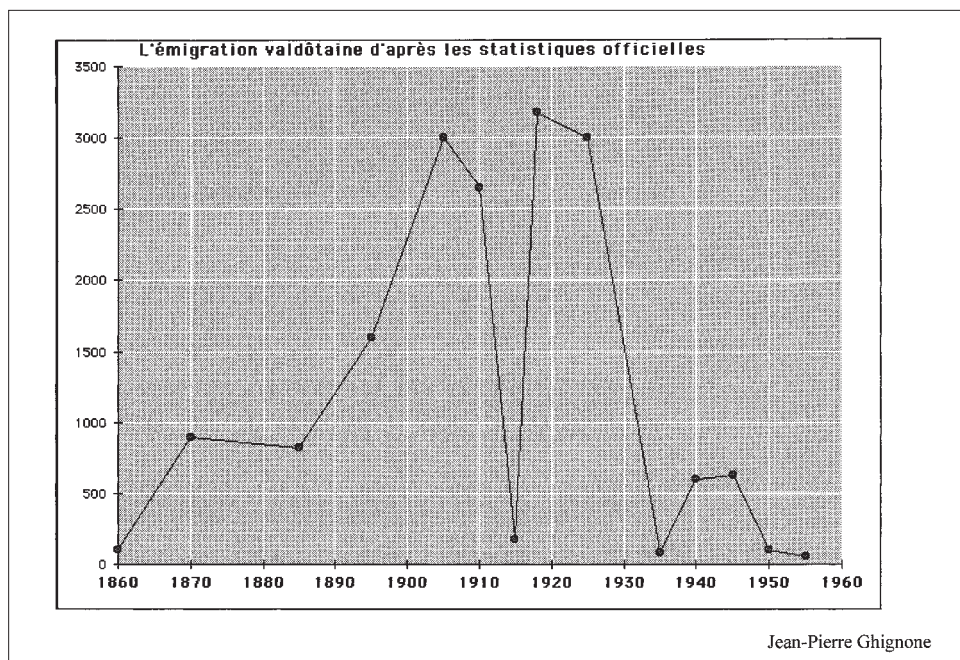
Sous la République, le rétablissement de l'économie valdôtaine et le nouveau bien-être qui s'ensuit déterminent la fin progressive de l'émigration temporaire: à partir des années 60 le nombre des départs tombe à un niveau très bas et l'émigration touche à sa fin. Dans le même temps plusieurs émigrés rentrent au pays pour s'y installer définitivement : il s'agit surtout de personnes âgées retraitées et d'adultes qui investissent leurs économies dans leur village natal et qui s'y installent à leur compte.

L'émigration saisonnière continue bon train pendant quelques décennies encore. De nos jours elle est considérablement réduite, cependant on trouve encore des Valdôtains qui vont faire la saison dans les pays environnants. Le Valais et le canton de Vaud (l'effeuillage de la vigne, la vendange, l'hôtellerie dans les stations touristiques) sont les caps privilégiés, parce que leurs salaires sont très rémunérateurs, vu la valeur du franc suisse. L'émigration vers le Canavais, Turin et le Piémont en général n'a pas diminué, mais nombre de migrants se sont transformés en navetteurs.

La législation sociale et du travail ayant rapidement évolué, les associations des émigrés changent rapidement de nature : le mutualisme s'efface pour faire place à la camaraderie.

De nos jours, quelques dizaines de milliers de Valdôtains vivent encore dans leur pays d'accueil : quelques-uns se sont naturalisés, d'autres gardent encore l'idée d'un retour possible, qu'ils renvoient au moment de leur retraite.

Quant aux nouvelles générations nées à l'étranger, elles n'ont généralement qu'une connaissance vague, parfois même idéalisée, du pays de leurs parents : elles tendent à s'identifier toujours plus au pays où elles sont nées et à le considérer comme leur patrie.



Jean-Pierre Ghignone

NOTE

¹ Nous préférons appeler « temporaire » l'émigration normalement appelée "définitive" puisque les recherches et les enquêtes réalisées nous indiquent que les migrants de l'époque, sauf en des cas rarissimes, partent avec l'idée de revenir un jour au pays. Nous emploierons la définition "émigration définitive" seulement pour indiquer les émigrants qui se sont établis pour toujours dans leur pays d'accueil.